



V I V E R E

un film de Judith Abitbol



“Ce film m’a bouleversée, à la fin je me suis aperçue, dans les larmes qui me sont venues, que ce film m’avait fait revivre et accepter les dernières années de ma mère, accepter ma culpabilité de ne pas avoir été aussi présente que Paola. La mère de Paola, qui revient toujours sur le travail au cours de sa maladie, c’est la mienne. Même sans cette similitude biographique, il s’agit de toutes les filles et de toutes les mères, de ce qui les sépare et les unit. Par dessus tout, il s’agit de la vie, captée dans les gestes, les objets quotidiens, les yeux et les rires, dans l’apparente simplicité des choses, un cadeau, du linge dans l’armoire, un au revoir. C’est un hymne à la vie saisie dans la durée.”

Annie Ernaux



Synopsis

Pendant huit ans, Judith Abitbol a filmé dans son village, en Italie, Ede Bartolozzi.

Pendant huit années, elle filme ce qui est en train de disparaître.

Ede et Paola, sa fille, étaient liées par un amour extraordinaire.

Ce film raconte cet amour-là, dans ce village, avec la famille, les amis, les voisins.

Les étreintes des corps, les visages et les mains.

Il témoigne de ce qui restera : l'immense joie de vivre et d'avoir aimé.

ENTRETIEN AVEC JUDITH ABITBOL

Comment est né ce film ?

Du désir de travailler à mes rushes personnels.

Ces dernières années je pensais souvent à ces rushes accumulés et en 2013 j'ai demandé à Cyrielle Thélot, une jeune monteuse que j'apprécie beaucoup pour son sérieux, sa culture et sa sensibilité, de faire avec moi un premier travail de digitalisation et d'indexation, depuis l'an 2000 jusqu'à aujourd'hui (je m'occuperai des rushes plus anciens plus tard).

De ces rushes sortiront plusieurs films de tous genres, de toutes durées ; j'abrite cette série sous le titre *Certains fruits de l'asile*.

VIVERE, le premier de ces films est une concentration, un précipité au sens chimique, de ce qui me pousse à filmer: garder la mémoire de la vie des êtres aimés et conserver ces traces. Retenir la vie, même quand la mort se présente. Ce que je fais aussi avec les fleurs, les animaux, les paysages.

Filmer Ede Bartolozzi, cette vie minuscule qui d'emblée m'avait bouleversée, comme une rencontre avec un ange ou une fleur. C'est ainsi que je l'ai filmée. Quand je l'ai rencontrée fin 2001 j'avais une caméra à la main – c'est le plan que l'on voit dans les cinq premières minutes du film – quand elle nous a quittés en 2009 j'avais toujours une caméra à la main, entre ces deux dates, à chaque retour à Modigliana, le village où elle vivait et où sa fille Paola est née, je filmais presque tout. Pendant huit années je l'ai filmée et filmé ce qui était survenu.

Comment trouve-t-on la bonne distance lorsqu'on filme l'intime ?

Instinctivement. Après des années à l'éprouver. À observer.

À apprendre. Quand je filme je sais ce que j'ai à filmer et comment (enfin, la plupart du temps, parfois je ne sais pas, je suis perdue), si c'est obscène ou pas.

L'obscénité pour moi se tient dans l'ignorance ou l'inconscience. Quand je filmais Ede, je me tenais à une distance qui s'était installée naturellement entre nous, celle d'une affection immense et respectueuse. Sauf dans les plans où on la voit s'approcher de moi pour me parler ou m'embrasser, ne tenant aucun compte de ma caméra. Je ne la filmais pas à moins de deux mètres.

Je participe aux situations que je filme, peux tenir ma caméra et suivre une conversation. Je ne fais pas semblant d'être absente, je regarde, j'observe, j'enregistre la vie en la détaillant (choix des cadres et des mouvements). Je peux aussi décider au montage de m'abstraire au maximum au son, comme c'est le cas dans *VIVERE*.

Lors des tournages à Modigliana, tout le monde m'a acceptée avec ma caméra, sans y prêter plus d'attention que ça ; en revanche les rares fois où je ne l'avais pas, c'était immédiatement remarqué.

Les quelques personnes qui ne souhaitaient pas être filmées me l'ont dit. De mémoire, Ede ne m'a demandé qu'une fois quelle était cette chose que je tenais à la main tout le temps. Je lui avais expliqué et montré des images, à la suite de quoi elle ne m'a plus jamais posé de questions, ni fait attention à l'objet.

Elle s'approchait naturellement de moi ou m'embrassait comme si je n'avais rien dans les mains, ni près du visage.

VIVERE part du film de famille, du film-journal et pourtant il atteint quelque chose qu'on pourrait qualifier d'universel. Comment l'expliquez-vous ?

Je n'ai pas conscience de cette dimension, seuls ceux qui découvrent le film peuvent le penser ou le dire.

Peut-être la qualité de cet amour extraordinaire qu'il y avait entre Paola et sa mère qui balaye tout tant il était absolu, essentiel.

Peut-être l'exceptionnelle bonté de cette femme. Je ne sais pas.

Quel rapport entretenez-vous entre l'acte d'écrire et celui de filmer ?

J'ai aimé écrire avant d'aimer filmer. Mon père m'a offert une caméra Super 8mm quand j'avais onze ans et j'ai commencé à filmer, tout. Des films très courts, fragments de regards par centaines, poétiques, expérimentaux, réalistes, documentaires, familiaux. Je n'ai presque jamais cessé.

J'écris aussi bien des scénarios que des textes qui n'ont rien de cinématographique. Filmer pour moi c'est aussi écrire. Presque tous les cinéastes écrivent je crois, c'est très lié.

Et puis : Ortega y Gasset a affirmé que chacun a un projet essentiel – peut-être unique – qu'il voue son existence à refuser, ou à accomplir, luttant presque toujours contre lui, dans un combat obscur, désespéré et vivant.

Comment s'est fabriqué le montage ? Le choix de monter certaines images plutôt que d'autres ? Le regard que vous avez façonné ?

Avec Cyrielle Thélot, nous avons essayé de trouver un chemin autre que celui d'une chronique sur la maladie.

Trouver une forme adéquate à cette émotion rare et ébranlante que j'avais vécue en filmant ; je souhaitais partager au plus juste la beauté de ces êtres, leur amour, la vie.

Nous avons tenté d'éclater la chronologie mais nous y revenions tout le temps en faisant de plus en plus d'ellipses.

Le choix le plus significatif du montage est celui de la dernière séquence si joyeuse et tendre où on la voit revivre. Tout le portrait d'Ede se tient là.

C'est au dérushage que j'ai pu raisonner sur mon principe de filmage car il s'était mis en place quasiment intuitivement : ne jamais sortir du cercle d'Ede, du village et de ses environs.

Au fur et à mesure du montage, nous avons resserré sur Ede en écartant les séquences trop rudes.

Dans l'avant-dernière version il y avait des scènes plus ouvertes sur la vie du village, j'ai décidé de tout supprimer, comme j'ai décidé de supprimer mes interventions au son.

Surtout vous semblez devenir votre caméra, qui enregistre, qui soutient, comme si vous faisiez un avec la machine... le « je » devient machine, la machine devient « je », pourquoi ? Est-ce un a priori de mise en scène ?

Surtout je deviens une avec ce que je filme. Aimantée. Je filme avec mon corps, un film c'est du corps. Il s'agit souvent d'intégrer la caméra pour la faire oublier et moi avec. Et si *A bas bruit*, mon précédent long métrage, était le fruit d'une longue préparation, une réflexion sur l'abstraction et l'invisible, *VIVERE*, à l'opposé, est complètement dans le visible, un réel dont j'étais presque toujours prête à recueillir les offrandes. La scène où je filme Ede dans son jardin, penchée sur les trèfles qu'elle cueille et vient me montrer, est l'une de ces offrandes.

Pensez-vous qu'il faille beaucoup aimer les gens pour les filmer ?

Non. Il faut beaucoup aimer filmer. J'ajouterai seulement que si on les aime ou pas, ça se voit.



Filmographie sélective

- 2016 : *VIVERE* (Festival du Réel 2016 - Prix des Bibliothèques)
- 2013 : *A bas bruit* (FID Marseille 2012)
- 2005 : *Avant le jour*
- 2000 : *La spirale du pianiste*
- 1991 : *Avanti o Popolo*, avec Carlo Brandt et Paùla de Oliveira

A venir :

- *Ne me demandez pas pourquoi*, en cours de tournage – durée indéterminée
- *Hélène Hazéra Trésore Transnationale*, coréalisation Shirin Abu Shaqra. En cours de tournage
- *Certains fruits de l'asile 2, 3 et 4*



Fiche artistique & technique

Un film réalisé par Judith Abitbol

Image & son : Judith Abitbol

Montage : Cyrielle Thélot & Judith Abitbol

Montage son & mixage : Jocelyn Robert

Etalonnage : Mathilde Delacroix

Musique originale : Denis Valentini

Tourné en mini DV gonflé en HD

Durée : 109min

Ratio : 1:33

Avec :

Ede Bartolozzi & Paola Valentini

Produit par :

Godot production & Triune Productions Ltd.

Presse:
RENDEZ-VOUS
Viviana Andriani et Aurélie Dard
01 42 66 36 35
viviana@rv-press.com
aurelie@rv-press.com

Distribution:
NORTE DISTRIBUTION
Valentina Novati
09 83 84 01 58
distribution@norte.fr



SORTIE LE 11 JANVIER 2017

Photos et dossier de presse à télécharger sur le site www.norte.fr